

Depuis la nuit

France Mongeau

Number 149, April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85207ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mongeau, F. (2017). Depuis la nuit. *Les écrits*, (149), 181–190.

FRANCE MONGEAU

Depuis la nuit

Depuis la nuit j'étreins un cœur tel un verbe au poids léger.
J'observe les soldats de l'horizon je goûte au sel des givres
meurtris à certaines échappées de la douleur.

Elle est une amie qui repousse
quelque habitude triste contre mon sein. J'arpente

cette guerre
en elle le vocabulaire de l'arrachement *sa connaissance*
intime des disparitions.

Elle est un testament garant du quotidien aux petites joies du monde. Je lis le foisonnement des encres sans saisir les parfums les chants les idées promises par son ciel. Des perles noires tombées sur le plancher de bois roulent dans le vacarme. Elle est la mort. L'innocence sauve peut-être pure. Tu tends les bras comme les arbres tendus

au-dessus du lac. Tu plonges malgré le danger de te noyer encore.

Les algues montent en moi au souvenir de sa douleur réel
monde inventé le souvenir. Un homme marche et je l'observe
cachée dans cette déraison où il ne me voit pas. Il marche à
grands pas s'éloigne de nous.

Ce film tourne en boucle dans mon esprit.

J'étais une jeune fille

je ne rêvais pas d'amour mais de naufrages
et de navires puissants

moi clandestin sale et assoiffée

je vivais dans des cales au bois noir.

Depuis la nuit elle observe le renard la buse orangée du paysage absorbés dans leur possibilité de contradictions simples fleurs carnivores comme autant de pistes. Un chant nocturne où nous nageons parfois
ronde coyotes gris filles grises.
Nos larges brasses en phrasés sur nos langues

l'hiver amoureux loin de cette terre
j'allonge encore le pas *dans chaque histoire*
où tu marches. Des images flottent
et chutent des pans ouverts de nos manteaux.

L'explosion la désolation des objets fusent membres tour-
noyants branches d'acier attachés les vêtements les offrandes
les petits enfants au rire aigu crient
hors des bornes de la voie.

C'est possible tant de brûlantes joies.

Tant d'espoir et je regarde

impossible encore à émouvoir
les rideaux blancs de la fenêtre me protègent
incapable dans ce corps de saisir la colère.

L'angoisse bricole ses prières lourdes huiles enfoncées dans la
terre des guets le long de la mer une digue. Et d'autres pays
d'une même nuit sept fois tombés sept fois reconstruits. Une
amie regarde une reproduction sépia
sa ville
ses doigts fiévreux caressent les toitures.
Les fleurs photographiées

au moment de l'éclosion
devant les puits les parfums la violence.
Tu es absente dans ce regard
tu ne peux pas exister.
Sa joie. La rareté.

Les yeux découvrent les mots et l'âme au poing *comme le cœur du faucon* envoutée par l'espace de sens les trous de la mémoire noire. Tu te proposes en réserve de souffle contre son souffle inspirations saccadées là où se décuplèrent d'autres destins.
Un livre au quotidien du silence
une conscience précise

s'allonge le mutisme
un poème *dans son propre saccage*.
J'accélérais le pas et nous étions deux aux vues de tous
tremblantes son bras sous le mien
ses yeux de petite femme
dans l'oblique du monde charrié.

Mais tu ne crois pas au destin en rien d'autre qu'aux jours
alignés de trahisons tes doigts cherchent quelque anfractuosité
pour glisser ta langue l cher le réel la forme de la nuit depuis
la nuit venue

les chuchotements grattent ton oreille. Tu entends
et tu fermes les yeux le mur aveugle de tes yeux
au jour de tes frères

muets aussi emmur s comme elle
une forme muette une clef de fa entre ses mains.
Ils jouent. Ils jouent. Les enfants font semblant de jouer.

J'entre sans voix dans la nuit du chagrin et dans sa cruauté
ouverte je tournoie sans émotion ni surprise. Elle pleure et je
ne peux plus rien contre ce chagrin. Il s'enfuit et je ne fais plus
rien pour le retenir. Je tournoie dans ma déroute sombre
la force des vents ainsi provoqués
me fait naître à ce que je deviens
une arme
affûtée

un pas devant l'autre
même sans moi.

Plus tard entrer dans le renoncement. L'habitude enfin où je
ne suis ni pays ni lune que tu regardes ni une sœur d'asile.
Mon cœur inutile à servir et malingre
dans le refus de battre.
Des pistes s'allongent où je fuis toujours

se couvrent d'un givre.
Or j'attends la nuit
où les flammes chantent la bouche
dans la bouche. L'expérience des visages.
La main de l'amie endormie.

